

## Mort pour la patrie

Charles Sasse

« Dieu que la Guerre est jolie » ! Fallait-il qu'il l'aime cette guerre qui lui volera la vie, pour qu'un poète écrive cela. Par quels tours de passe-passe, d'illusions magiques, l'horreur du réel disparaît soudain couvert d'un voile de beauté et de grandeur. Au point que tant y succombent ! C'est pourtant sur les champs de bataille que le Réel peut s'approcher au plus près : l'imminence de la mort, les multiples cadavres tout autour, et les corps comme des pantins déchiquetés montrant leur impuissante fragilité. Rien ne devrait inciter à partir en chantant la fleur au fusil. Les massacres insensés des plaines des Flandres et de la Somme, les insoumis fusillés au nom de la raison d'Etat, l'exaltation de la bravoure virile et meurtrière, ce fut toute l'Europe qui bascula dans un aveuglement collectif.

Les événements récents nous montrent qu'il en est toujours ainsi ; le nombre de martyrs explose. Dans de nombreuses régions du monde, la haine de l'autre appelle au sacrifice et à l'abandon de la vie pour que triomphe le règne du Maître.

Mais revenons à la Grande Guerre (à quelle grandeur est-il d'ailleurs fait référence ?) et revenons aussi à Freud...

L'éclatement de la poudrière des Balkans couvrira les voix des quelques pacifistes, et balayera d'un coup tout le cosmopolitisme qui animait le commerce international florissant et le brassage culturel en expansion pour faire place aux replis nationalistes les plus radicaux.

Après l'assassinat de l'Empereur à Sarajevo, l'atmosphère de Vienne devient farouche, haineuse ; soutenue par l'Allemagne, l'Autriche s'engage

fièrement dans la guerre soulevant l'enthousiasme de ses citoyens ; « Il y a vraiment de grandes manifestations de joie populaire », écrira Alexandre Freud à son frère.

Ce nationalisme exacerbé, cette volonté de virilité et de bravoure, cette certitude de la vérité, de la victoire et de la supériorité, cette apologie du sang et du devoir, cet amour de la patrie, embraseront quasi toute l'Europe. La guerre aura un effet rassembleur ; tous serviront l'office de la guerre avec une ferveur mystique ; de toutes classes sociales, de tous bords politiques, il n'y en aura plus que pour la glorification de la nation face à la décadence et l'ignominie de la vermine adverse.

Même un esprit aussi aiguisé et lucide que celui de Freud s'y laissera enivré. « C'est peut-être la première fois en trente ans que j'ai le sentiment d'être autrichien, et que je veux bien donner encore une chance à ce Reich dont il n'y a pas beaucoup à espérer ». L'on sent bien malgré tout que Freud n'est pas tout à fait dupe de ses paroles, qu'il ne cède pas entier à l'euphorie belliqueuse, que le romantisme mortifère ambiant n'embrume pas son esprit scientifique. Ses préoccupations sont d'un autre ordre : l'enrôlement de ses trois fils, la disparition de sa patientèle et son invention ; « Les temps sont durs, écrit-il en août 14, et nos intérêts dépréciés pour longtemps ».

En effet, la psychanalyse se retrouve sérieusement menacée ; les avancées opérées par Jung et Adler sont réduites à néant ; tous ses disciples sont mobilisés ; quant aux congrès internationaux, aux revues et publications, tout est arrêté.

L'anxiété ne l'empêche pas de croire en la victoire et d'épouser la cause de l'Autriche ; il s'en prend d'ailleurs à l'exaspérante conviction de son fidèle Jones en la victoire des Alliés. « Tant qu'on ne leur aura pas coulé quelque cuirassé lourd, ou débarqué chez eux un corps expéditionnaire, ils refuseront de voir clair », écrit-il à Abraham. Toutefois il fait parvenir à Jones l'assurance qu'il ne le considère pas comme un ennemi et continuera à lui écrire pendant toute la guerre, en abandonnant toutefois l'anglais pour l'allemand !

Si Freud manifeste au début du conflit un patriotisme tiède, l'enlèvement de la guerre apporte un désarroi grandissant ; ses pensées se font sombres ; il confiera à Lou Andréas Salomé : « L'humanité, je n'en doute pas, se remettra même de cette guerre, mais je suis certain que ni moi, ni mes contemporains ne retrouveront un monde heureux. Tout est trop horrible. »

Il devient amer et désillusionné ; se démarquant de l'esprit belliqueux et des apologies de la purification et de la vivification de la Nation, il dénonce l'horreur des combats, et tente d'en comprendre les mécanismes.

Il publie en 1915 un article sans complaisance sur ce que la guerre laisse apparaître de l'Homme. Dans *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, il s'étonne de ce que de grandes nations n'aient pas trouvé d'autres voies de résolution de leurs conflits que cette barbarie ; des nations qui étaient parvenues à un tel degré de développement culturel, et qui avaient établies des « normes morales sévères », se montrent soudain d'une cruauté « acharnée et impitoyable ». Freud en rejette la responsabilité sur l'Etat ; l'Etat qui fait la

guerre et exige de ses citoyens « un maximum d'obéissance et de sacrifice », fait faire en son nom ce que chaque citoyen ne pourrait faire en le sien, mais peut approuver par patriotisme. « Là où la communauté abolit le blâme, cesse également la répression des appétits mauvais et les hommes commettent des actes de cruauté, de perfidie, de trahison et de barbarie, dont on aurait tenu la possibilité pour inconciliable avec leur niveau de civilisation ». Ce qu'apporte la guerre est une régression à un état psychique primitif. Comme dans les états de rêve, il constate un retour « à des états antérieurs de la vie affective et de la fonction », comme dans la vie onirique où « nos rêves sont dominés par des motifs purement égoïstes ».

La résurgence de fortes motions affectives expliquent aussi les pertes du jugement et de l'esprit critique qu'il constate autour de lui ; « L'aveuglement dont cette guerre a comme par un charme frappé la logique de nos concitoyens... est donc un phénomène secondaire, consécutif à l'excitation affective ».

Dans la deuxième partie de l'article, il constate que la guerre perturbe notre relation à la mort. « C'est que, écrit-il, notre propre mort ne nous est pas représentable » ; nous passons notre vie à éliminer la notion même de notre mort ; « Dans l'inconscient, chacun de nous est persuadé de son immortalité » ; en temps normal la mort n'est alors vue que comme un accident fortuit, et nous ne parlons de la mort d'autrui qu'avec culpabilité quand on ne peut l'éviter soigneusement comme se doit de le faire l'« homme civilisé ». Or la guerre vient balayer la considération habituelle de la mort ; il n'est plus possible de la dénier. Dans cet article, il tient des propos annonciateurs de son *Au-delà du principe de plaisir* qu'il écrira cinq ans plus tard : « La vie s'appauvrit, elle perd de son intérêt, dès l'instant où dans les jeux de la vie, il n'est plus possible de risquer la mise suprême c'est-à-dire la vie elle-même ». La vie devient alors comme un « flirt américain, dans lequel il est établi d'emblée qu'il ne se passera rien ». Face aux hécatombes, le nombre de tués écarte toute conception de la mort comme accidentelle ; « L'accumulation met fin à l'impression de hasard. La vie, certes, est redevenue intéressante, elle a retrouvé tout son contenu ! » L'allusion à une aspiration vers la mort semble ici claire, mais il ne la développe pas d'avantage. Tout comme il n'évoquera à ce propos que quinze ans plus tard dans sa lettre à Einstein, ce retournement de la pulsion de mort en pulsion de destruction.

Il reprend aussi ses réflexions anthropologiques élaborées en 1913 dans *Totem et Tabou*, en évoquant l'attitude singulièrement contradictoire de « l'homme des origines » face à la mort ; autant celui-ci avait reconnu la mort comme limite à sa propre vie, autant il « s'accommodait fort bien de la mort de l'autre ». Pas de bon sauvage pour Freud ! Cet homme des origines « pratiquait le meurtre volontiers », « plus cruel et plus mauvais que d'autres animaux ». « (Il) survit inchangé dans notre inconscient. » Nos désirs inconscients font bien de nous « une bande d'assassins ». Le fond est là qui ne demande qu'à éclore dans le terreau propice de la guerre. Celle-ci fonctionne comme une levée d'inhibition, permettant d'accéder à des satisfactions pulsionnelles qu'en d'autres temps la culture réprimerait.

Dans *l'Avenir d'une illusion*, Freud insiste sur le fait que toute culture doit s'édifier sur la contrainte et le renoncement pulsionnel, et que de ce fait « chaque individu est virtuellement un ennemi de la culture » ; celle-ci doit être défendue contre les tendances destructrices issues de motions pulsionnelles refoulées, et nourries des privations engendrées. Il y a un noyau d'hostilité à la culture en chacun de nous qui cherche la satisfaction de souhaits pulsionnels qui sont « ceux de l'inceste, du cannibalisme et du plaisir-désir de meurtre ».

Mais quand la culture le permet, l'organise, le promet dans le discours social, l'érige en vertu, en idéal,....

« La guerre, écrit Freud en 1915, nous dépouille des couches récentes déposées par la civilisation et fait réapparaître en nous l'homme des origines ». Les circonstances sont propices à la régression et comme notre inconscient ne connaît pas le négatif, comme en lui les contraires se recouvrent, « rien de pulsionnel en nous ne favorise notre croyance en la mort. Peut-être même est-ce là le secret de l'héroïsme ». Belle démystification de l'héroïsme que de le voir comme une simple ignorance.

En 1921, Freud élabore ses théories sur la psychologie des foules ; il avait auparavant dans son mythe sur le meurtre du père primitif, fait de la culpabilité ressentie par les frères, le ciment du pacte qui les unissait, et du totem, l'emblème assurant la cohésion du clan. Il tente maintenant de conceptualiser ce qui forme le mécanisme tant de la suggestion hypnotique et de l'amour, que de la fascination de la foule. « Une telle foule primaire est une somme d'individus qui ont mis un seul et même objet à la place de leur Idéal du moi et se sont en conséquence, dans leur moi, identifiés les uns aux autres », phrase qu'il illustrera de son célèbre schéma. Il s'agit donc d'un double phénomène : un objet est paré des vertus de l'Idéal et l'autre individu devient un semblable en qui l'on trouve une image rassurante.

Qu'un tyran incarne l'objet idéalisé, ou qu'un concept<sup>1</sup> soit idéalisé, il suffira ensuite de revêtir les uniformes pour réaliser l'identification des Moï, dont l'effet de miroir n'est pas sans rappeler la jubilation infantile. La cohésion du groupe n'en sera que plus renforcée si une extériorité vient marquer la limite du groupe, sous forme d'une distinction imaginaire (couleur de la peau, territoire, coutumes et moeurs différentes,...). Il n'y aura de solidaires frères-soldats que par rapport à des non-frères-soldats. La cohésion nécessite la discrimination : le brave Poilu face à l'horrible Teuton. Remarquons comment l'attribution d'un terme générique (par exemple, boche, frisé, fridolin, vert-de-gris,...) gomme toute singularité de l'autre en l'identifiant par un trait distinctif, en le désobjectivant. La cohésion sera plus forte encore si l'ennemi est représenté comme celui qui jouit (par exemple, ceux qui viennent égorger nos fils et nos compagnes).

Cela offre une possibilité d'arrimage fantasmatique dans lequel l'Idéal donnera l'illusion que la jouissance est possible.

C'est la place hors-castration accordée (bien volontiers) au Maître ; c'est à

---

1. Le vide issu de la mort de l'Empereur d'Autriche s'est vu comblé par la figure idéalisée de la Nation.

la fois une imposture et une fiction nécessaire, parce que notre savoir étant inconscient, nous le recherchons dans celui sur qui nous transférons, à qui nous nous adressons. L'incarnation solidifie cette construction quand celle-ci se trouve fragilisée ; les périodes troubles amènent à recourir à un chef qui facilite l'édification de l'individu, même au péril de sa vie, par le fait qu'un sujet représente le signifiant (-Maître) pour un autre sujet. Bien menacée est la démocratie qui par essence indique le vide de cette place.

Puisque, comme le rappelle Charles Melman, « la castration est ce qui vient réfuter le Maître », et puisque c'est aussi ce que forclos, dénie ou refoule l'individu, il faut alors que dans la rhétorique du Maître la mort soit enrôlée, qu'elle se voile par l'effet leurrant, pour ne pas dire hypnotisant, d'une glorification diène du Souverain-Bien.

L'horreur se dissimule sous des traits plus attrayants qui nous ferait presque croire que l'on peut jouer du Bach avec les « orgues de Staline », ou rencontrer la « Grosse Bertha » dans un bouge de Hambourg !

Face à la mort, à l'incompréhensible de la violence et du mal, face à ce qui est hors-sens, à ce vide dans l'Autre, il y a un appel de sens ; les discours officiels des politiques se chargent de refaire de l'Autre, de refaire un interlocuteur (un semblable ou un ennemi).

L'individu se trouve alors pris dans l'aliénation au groupe qui, tout en lui permettant de se constituer une identité, l'oblige en même temps à se soumettre à l'idéal ; il se trouve pour ainsi dire mobilisé, ce qui dans les faits correspondrait plutôt à une immobilisation tant physique que psychique.

L'idéal du moi se constitue ainsi de ces traits identificatoires qui assurent la comédie sociale du paraître, du jeu de rôle des porteurs de phallus (et de fusil), de l'illusion protectrice contre le fait de ne pas l'avoir. Car à se conformer à cet idéal, l'individu recherche à être reconnu, estimé, admiré ; l'enjeu est de taille, il permet de satisfaire à la demande d'amour, celle que le névrosé ne cesse de confondre avec son désir.

L'Idéal du Moi étant ce point où le Moi se voit comme idéal, comme tout-puissant, il est facile alors de comprendre la prétention du terroriste suicidaire à pouvoir satisfaire une septantaine de jeunes vierges promises dans l'au-delà...

Un éclairage complémentaire sur le sacrifice au « champ d'honneur », autre appellation pour le champ de bataille, est celui de la figure du père imaginaire. Les religions païennes ont recours aux sacrifices en l'honneur des Dieux, pour satisfaire par une offrande ce qui est perçu comme une exigence de l'Autre-Tout-Puissant. A l'inverse du Dieu qui arrête le bras d'Abraham avant le meurtre du fils, et qui le remplace par la figure symbolique de l'animal, et qui donc introduit à la médiation pacifiante du Symbolique, le Dieu sanguinaire s'origine d'une figure paternelle terrifiante dont le paradigme est le père de la horde primitive. C'est la figure tant de celui qui jouit, que de celui qui interdit la jouissance.

L'interdicteur se retrouve dans la férocité du Surmoi, celui qui impose la loi morale ; pour Freud « l'impératif catégorique de Kant est l'héritier du complexe d'Oedipe ». Ainsi l'injonction d'obéissance est-elle catégorique et incon-

ditionnelle ; elle est ce qui mène à la mort comme l'indique Lacan dans son séminaire sur l'Éthique. Elle est aussi ce à quoi firent appel certains criminels nazis pour justifier leurs conduites de « pure » obéissance.

Ce père imaginaire qui est identifié au phallus, et qui représente la face féroce du Surmoi, est tant celui qui exige le sacrifice que celui envers qui se dirige les vœux de mort des fils. On peut en effet éclairer la propension à la folie meurtrière de l'homme par ce que le meurtre de ce père signifierait comme possible jouissance de la mère. Freud examine toujours le meurtre et la mort en référence au père.

La mort examinée du côté de la Mère semble être chez Freud objet de refoulement. Comme l'est aussi souvent tout ce qui touche à l'agressivité de la mère, et à ses vœux de mort à l'encontre de sa progéniture. La guerre ne serait-elle qu'une affaire d'hommes ?

Considérer le social comme un Autre maternel peut apporter une approche intéressante. D'ailleurs, ne dit-on pas la Mère-Patrie, et la France ne se présente-elle pas sous l'effigie de Marianne ?

On peut alors envisager le sacrifice de sa vie pour la patrie, comme une demande exigée par l'Autre, comme ce qui serait la réponse au désir de l'Autre.

Les ordres de la mère ayant un rapport au corps (nourriture, soins, propreté) y obéir c'est lui offrir son corps.

A l'énigme du désir de l'Autre<sup>2</sup>, se substitue l'identification à l'objet de la demande de l'Autre. Par cette identification au phallus imaginaire, l'inceste peut se réaliser. S'offrir comme objet de la jouissance de l'Autre, c'est s'identifier à ce qui comblerait le manque de l'Autre ; mais comme rien ne peut le combler, ce rien entraîne une aspiration vers la mort. Si l'Autre se trouve personnifiée par le concept de patrie, ou tout autre notion idéalisée, servir cet idéal consistera en une sorte de psychotisation collective.

L'identification phallique ainsi réalisée précipite vers l'abolition du sujet.

L'on trouve dans la littérature occidentale de l'époque de nombreux exemples d'esthétisation et d'apologie de la guerre ; Apollinaire, Montherlant, Proust ont loué la guerre comme un spectacle, comme un moment d'exaltation de valeurs viriles, une sorte d'accomplissement de soi, d'embrassement homosexuel. Une réprobation violente et unanime a accueilli la vision célinienne de la guerre de 14. Haro sur celui qui soulève le voile de sublime qui recouvre l'absurdité et les horreurs des champs de bataille.

A la fois la guerre se prêtait à la parade phallique, au sens du devoir et du dévouement à l'Idéal, mais elle suscitait aussi comme une nostalgie masochiste, une mélancolie mortifère, une jouissance de l'abandon à l'Autre. D'un côté, celui qui certain de sa vérité qui ferait clore l'incomplétude du symbolique, n'a

---

2. La réponse à cette énigme par l'offre de soi-même, se double chez l'enfant par la question : l'Autre peut-il me perdre ? Fantasme de mort et mise-en-scène de sa disparition nourrissent une dialectique entre dépendance et autonomisation.

plus que faire de la vie, de l'autre celui qui se précipite vers la mort par amour. Mourir ou tuer en compagnie de ses frères d'armes, tel est le programme de jouissance offert par la guerre, et il illustre bien en quoi la société humaine se fonde plus sur une organisation de la jouissance que sur une nécessité économique.

Les discours patriotiques de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle nous semblent actuellement bien lointains ; en 1981, un sondage indiquait que 40 % des Européens ne seraient pas prêts à se battre pour leur pays, et seuls 5 % affirmaient être prêts à se sacrifier pour lui. Huit français sur dix pensaient qu'« aucune cause même juste ne vaut une guerre ». Ce qui caractérise bien la société actuelle est une disparition de la notion de devoir, concomitante à ce que nous rassemblons sous le terme de déclin du patriarcat. Faut-il se réjouir que le fanatisme guerrier ne soit plus à l'honneur ? Sans doute. Que les certitudes s'émeussent et que les Maîtres soient renversés, sont des bienfaits qu'apportent une certaine « féminisation » de notre société, par son côté « pas-tout phallique ». La fin d'une certaine mythologie merveilleuse de la guerre correspond plus à notre individualisme hédoniste actuel ; mène-t-elle pour autant au refus de « mourir pour des idées » ?

Il y a deux morts qui, par la portée de leur acte continuent à nous interpellier car elles sont paradoxalement du côté de la vie : la mort d'Antigone qui se révolte pour la préséance du Symbolique contre les lois de la tyrannie, et celle de Socrate qui choisit la mort pour ne pas renier la vérité singulière face à l'aliénation collective. Leurs révoltes viennent indiquer qu'il y a pire que la mort.

Pour dire « non » lorsque le phallus se fait fétiche, il y a des sacrifices qui ne sont pas illusoire.